GUY DE MAUPASSANT

LA REVANCHE

SCÈNE PREMIÈRE

M. de Garelle, seul, au fond d'un fauteuil. — Me voici à Cannes, en garçon, drôle de chose. Je suis garçon ! A Paris, je ne m'en apercevais guère. En voyage, c'est autre chose. Ma foi, je ne m'en plains pas.

Et ma femme est remariée !

Est-il heureux, lui, mon successeur, plus heureux que moi ? Quel imbécile ça doit être pour l'avoir épousée après moi ? Au fait, je n'étais pas moins sot pour l'avoir épousée le premier. Elle avait des qualités, pourtant, des qualités... physiques... considérables, mais aussi des tares morales importantes.

Quelle rouée, et quelle menteuse, et quelle coquette, et quelle charmeuse, pour ceux qui ne l'avaient point épousée ! Etais-je cocu ? Cristi ! quelle torture de se demander cela du matin au soir sans obtenir de certitude !

En ai-je fait des marches et des démarches pour l'épier, sans rien savoir. Dans tous les cas, si j'étais cocu, je ne le suis plus, grâce à Naquet. Comme c'est facile tout de même, le divorce ! Ça m'a coûté une cravache de dix francs et une courbature dans le bras droit, sans compter le plaisir de taper à cœur que veux-tu, sur une femme que je soupçonnais fortement de me tromper !

Quelle pile, quelle pile !...

Il se lève en riant et fait quelques pas, puis se rassied.

Il est vrai que le jugement a été prononcé à son bénéfice et à mon préjudice — mais quelle pile !

Maintenant, je vais passer l'hiver dans le Midi, en garçon ! Quelle chance ! N'est-ce pas charmant de voyager avec l'éternel espoir de l'amour qui rôde ? Que vais-je rencontrer, dans cet hôtel, tout à l'heure, ou sur la

Croisette, ou dans la rue peut-être ? Où est-elle, celle qui m'aimera demain et que j'aimerai ? Comment seront ses yeux, ses lèvres, ses cheveux, son sourire ? Comment sera-t-elle, la première femme qui me tendra sa bouche et que j'envelopperai dans mes bras ? Brune ou blonde ? grande ou petite ? rieuse ou sévère ? grasse ou ?... Elle sera grasse !

Oh ! comme je plains ceux qui ne connaissent pas, qui ne connaissent plus le charme exquis de l'attente ? La vraie femme que j'aime moi, c'est l'Inconnue, l'Espérée, la Désirée, celle qui hante mon cœur sans que mes yeux aient vu sa forme, et dont la séduction s'accroît de toutes les perfections rêvées. Où est-elle ? Dans cet hôtel, derrière cette porte ? Dans une des chambres de cette maison, tout près, ou loin encore ? Qu'importe, pourvu que je la désire, pourvu que je sois certain de la rencontrer ! Et je la rencontrerai assurément aujourd'hui ou demain, cette semaine ou la suivante, tôt ou tard ; mais il faudra bien que je la trouve !

Et j'aurai, tout entière, la joie délicieuse du premier baiser, des premières

caresses, toute la griserie des découvertes amoureuses tout le mystère de l'inexploré aussi charmants, le premier jour, qu'une virginité conquise ! Oh ! les imbéciles qui ne comprennent pas l'adorable sensation des voiles levés pour la première fois. Oh ! les imbéciles qui se marient... car... ces voiles-là... il ne faut pas les lever trop souvent... sur le même spectacle...

Tiens, une femme !...

Une femme traverse le fond du promenoir,
élégante, fine, la taille cambrée.

Bigre ! elle a de la taille, et de l'allure. Tâchons de voir... la tête.

Elle passe près de lui sans l'apercevoir,
enfoncé dans son fauteuil. Il murmure :

Sacré nom d'un chien, c'est ma femme ! ma femme, ou plutôt non, la femme de Chantever. Elle est jolie tout de même, la gueuse...

Est-ce que je vais avoir envie de la répouser maintenant ?... Bon, elle s'est assise et elle prend *Gil-Blas*. Faisons le mort.

Ma femme ! Quel drôle d'effet ça m'a produit. Ma femme ! Au fait, voici un an, plus d'un an qu'elle n'a été ma femme... Oui, elle avait des qualités physiques... considérables ; quelle jambe ! J'en ai des frissons rien que d'y penser. Et une poitrine, d'un fini. Ouf ! Dans les premiers temps nous jouions à l'exercice — gauche — droite — gauche — droite — quelle poitrine ! Gauche ou droite, ça se valait.

Mais quelle teigne... au moral.

A-t-elle eu des amants ? En ai-je souffert de ce doute-là ? Maintenant, zut ! ça ne me regarde plus.

Je n'ai jamais vu une créature plus séduisante quand elle entrait au lit. Elle avait une manière de sauter dessus et de se glisser dans les draps...

Bon, je vais redevenir amoureux d'elle...

Si je lui parlais ?... Mais que lui dirais-je ?

Et puis elle va crier *au secours*, au sujet de la pile ! Quelle pile ! J'ai peut-être été un peu brutal tout de même.

Si je lui parlais ? Ça serait drôle, et crâne, après tout. Sacrebleu, oui, je lui parlerai, et même si je suis vraiment fort... Nous verrons bien...

SCÈNE II

Il s'approche de la jeune femme qui lit avec attention Gil-Blas, *et d'une voix douce :*

Me permettez-vous, madame, de me rappeler à votre souvenir ?

M^me^ de Chantever lève brusquement la tête, pousse un cri, et veut s'enfuir. Il lui barre le chemin, et, humblement :

Vous n'avez rien à craindre, madame, je ne suis plus votre mari.

M^me^ de Chantever. — Oh ! vous osez ? Après... après ce qui s'est passé !

M. de Garelle. — J'ose... et je n'ose pas... Enfin... Expliquez ça comme

vous voudrez. Quand je vous ai aperçue, il m'a été impossible de ne pas venir vous parler.

M^me^ de Chantever. — J'espère que cette plaisanterie est terminée, n'est-ce pas ?

M. de Garelle. — Ce n'est point une plaisanterie, madame.

M^me^ de Chantever. — Une gageure, alors, à moins que ce ne soit une simple insolence. D'ailleurs, un homme qui frappe une femme est capable de tout.

M. de Garelle. — Vous êtes dure, madame. Vous ne devriez pas cependant, me semble-t-il, me reprocher aujourd'hui un emportement que je regrette d'ailleurs. J'attendais plutôt, je l'avoue, des remerciements de votre part.

M^me^ de Chantever, *stupéfaite*. — Ah çà, vous êtes fou ? ou bien vous vous moquez de moi comme un rustre.

M. de Garelle. — Nullement, madame, et pour ne pas me comprendre, il

faut que vous soyez fort malheureuse.

M^me^ de Chantever. — Que voulez-vous dire ?

M. de Garelle. — Que si vous étiez heureuse avec celui qui a pris ma place, vous me seriez reconnaissante de ma violence qui vous a permis cette nouvelle union.

M^me^ de Chantever. — C'est pousser trop loin la plaisanterie, monsieur. Veuillez me laisser seule.

M. de Garelle. — Pourtant, madame, songez-y, si je n'avais point commis l'infamie de vous frapper, nous traînerions encore aujourd'hui notre boulet...

M^me^ de Chantever, *blessée*. — Le fait est que vous m'avez rendu là un rude service !

M. de Garelle. — N'est-ce pas ? Un service qui mérite mieux que votre accueil de tout à l'heure.

M^me^ de Chantever. — C'est possible. Mais votre figure m'est si désagréable...

M. de Garelle. — Je n'en dirai pas autant de la vôtre.

M^me^ de Chantever. — Vos galanteries me déplaisent autant que vos brutalités.

M. de Garelle. — Que voulez-vous, madame, je n'ai plus le droit de vous battre : il faut bien que je me montre aimable.

M^me^ de Chantever. — Ça, c'est franc, du moins. Mais si vous voulez être vraiment aimable, vous vous en irez.

M. de Garelle. — Je ne pousse pas encore si loin que ça le désir de vous plaire.

M^me^ de Chantever. — Alors, quelle est votre prétention ?

M. de Garelle. — Réparer mes torts, en admettant que j'en aie eu.

M^me^ de Chantever, *indignée*. — Comment ? en admettant que vous en ayez eu ? Mais vous perdez la tête. Vous m'avez rouée de coups et vous trouvez peut-être que vous vous êtes conduit envers moi le mieux du monde.

M. de Garelle. — Peut-être !

M^me^ de Chantever. — Comment ? Peut-être ?

M. de Garelle. — Oui, madame. Vous connaissez la comédie qui s'appelle *le Mari cocu, battu et content*. Eh bien, ai-je été ou n'ai-je pas été cocu, tout est là ! Dans tous les cas, c'est vous qui avez été battue, et pas contente...

M^me^ de Chantever, *se levant*. — Monsieur, vous m'insultez.

M. de Garelle, *vivement*. — Je vous en prie, écoutez-moi une minute. J'étais jaloux, très jaloux, ce qui prouve que je vous aimais. Je vous ai battue, ce qui le prouve davantage encore, et battue très fort, ce qui le démontre victorieusement. Or, si vous avez été fidèle, et battue, vous êtes vraiment à plaindre, tout à fait à plaindre, je le confesse, et...

M^me^ de Chantever. — Ne me plaignez pas.

M. de Garelle. — Comment l'entendez-vous ? On peut le comprendre de deux façons. Cela veut dire, soit que vous méprisez ma pitié, soit qu'elle est imméritée. *Or*, si la pitié dont je vous reconnais digne est imméritée, c'est

que les coups... les coups violents que vous avez reçus de moi étaient plus que mérités.

M^me de Chantever. — Prenez-le comme vous voudrez.

M. de Garelle. — Bon. Je comprends. Donc, j'étais avec vous, madame, un mari cocu.

M^me de Chantever. — Je ne dis pas cela.

M. de Garelle. — Vous le laissez entendre.

M^me de Chantever. — Je laisse entendre que je veux pas de votre pitié.

M. de Garelle. — Ne jouons pas sur les mots et avouez-moi franchement que j'étais...

M^me de Chantever. — Ne prononcez pas ce mot infâme, qui me révolte et me dégoûte.

M. de Garelle. — Je vous passe le mot, mais avouez la chose.

M^me de Chantever. — Jamais. Ça n'est pas vrai.

M. de Garelle. — Alors, je vous plains de tout mon cœur et la

proposition que j'allais vous faire n'a plus de raison d'être.

M^me^ de Chantever. — Quelle proposition ?

M. de Garelle. — Il est inutile de vous la dire, puisqu'elle ne peut exister que si vous m'aviez trompé.

M^me^ de Chantever. — Et bien, admettez un moment que je vous ai trompé.

M. de Garelle. — Cela ne suffit pas. Il me faut un aveu.

M^me^ de Chantever. — Je l'avoue.

M. de Garelle. — Cela ne suffit pas. Il me faut des preuves.

M^me^ de Chantever, *souriant*. — Vous en demandez trop, à la fin.

M. de Garelle. — Non, madame. J'allais vous faire, vous disais-je une proposition grave, très grave, sans quoi je ne serais point venu vous trouver ainsi après ce qui s'est passé entre nous, de vous à moi, d'abord, et de moi à vous ensuite. Cette proposition, qui peut avoir pour nous deux les conséquences les plus sérieuses, demeurerait sans valeur si je n'avais pas

été trompé par vous.

M^me^ de Chantever. — Vous êtes surprenant. Mais que voulez-vous de plus ? Je vous ai trompé, na.

M. de Garelle. — Il me faut des preuves.

M^me^ de Chantever. — Mais quelles preuves voulez-vous que je vous donne ? Je n'en ai pas sur moi ou plutôt je n'en ai plus.

M. de Garelle. — Peu importe où elles soient. Il me les faut.

M^me^ de Chantever. — Mais on n'en peut pas garder, des preuves, de ces choses-là... et..., à moins d'un flagrant délit... *(Après un silence.)* Il me semble que ma parole devrait vous suffire.

M de Garelle, *s'inclinant*. — Alors, vous êtes prête à le jurer.

M^me^ de Chantever, *levant la main*. — Je le jure.

M. de Garelle, *sérieux*. — Je vous crois, madame. Et avec qui m'avez-vous trompé ?

M^me^ de Chantever. — Oh ! mais, vous en demandez trop, à la fin.

M. de Garelle. — Il est indispensable que je sache son nom.

Mme de Chantever. — Il m'est impossible de vous le dire.

M. de Garelle. — Pourquoi ça ?

Mme de Chantever. — Parce que je suis une femme mariée.

M. de Garelle. — Eh bien ?

Mme de Chantever. — Et le secret professionnel ?

M. de Garelle. — C'est juste.

Mme de Chantever. — D'ailleurs, c'est avec M. de Chantever que je vous ai trompé.

M. de Garelle. — Ça n'est pas vrai.

Mme de Chantever. — Pourquoi ça.

M. de Garelle. — Parce qu'il ne vous aurait pas épousée.

Mme de Chantever. — Insolent ! Et cette proposition ?...

M. de Garelle. — La voici. Vous venez d'avouer que j'ai été, grâce à vous, un de ces êtres ridicules, toujours bafoués, quoi qu'ils fassent,

comiques s'ils se taisent, et plus grotesques encore s'ils se fâchent, qu'on nomme des maris trompés. Eh bien, madame, il est indubitable que les quelques coups de cravache reçus par vous sont loin de compenser l'outrage et le dommage conjugal que j'ai éprouvés de votre fait, et il est non moins indubitable que vous me devez une compensation plus sérieuse et d'une autre nature, maintenant que je ne suis plus votre mari.

M^me^ de Chantever. — Vous perdez la tête. Que voulez-vous dire ?

M. de Garelle. — Je veux dire, madame, que vous devez me rendre aujourd'hui les heures charmantes que vous m'avez volées quand j'étais votre époux, pour les offrir à je ne sais qui.

M^me^ de Chantever. — Vous êtes fou.

M. de Garelle. — Nullement. Votre amour m'appartenait, n'est-ce pas ? Vos baisers m'étaient dus, tous vos baisers, sans exception. Est-ce vrai ? Vous en avez distrait une partie au bénéfice d'un autre ! Eh bien, il importe, il m'importe que la restitution ait lieu, restitution sans scandale, restitution

secrète, comme on fait pour les vols honteux.

Mme de Chantever. — Mais pour qui me prenez-vous ?

M. de Garelle. — Pour la femme de M. de Chantever.

Mme de Chantever. — Ça, par exemple, c'est trop fort.

M. de Garelle. — Pardon, celui qui m'a trompé vous a bien prise pour la femme de M. de Garelle. Il est juste que mon tour arrive. Ce qui est trop fort, c'est de refuser de rendre ce qui est légitimement dû.

Mme de Chantever. — Et si je disais oui... vous pourriez...

M. de Garelle. — Mais certainement.

Mme de Chantever. — Alors, à quoi aurait servi le divorce ?

M. de Garelle. — A raviver notre amour.

Mme de Chantever. — Vous ne m'avez jamais aimée.

M. de Garelle. — Je vous en donne pourtant une rude preuve.

Mme de Chantever. — Laquelle ?

M. de Garelle. — Comment ? Laquelle ? Quand un homme est assez fou

pour proposer à une femme de l'épouser d'abord et de devenir son amant ensuite, cela prouve qu'il aime ou je ne m'y connais pas en amour.

M^me^ de Chantever. — Oh ! ne confondons pas. Epouser une femme prouve l'amour ou le désir, mais la prendre comme maîtresse ne prouve rien... que le mépris. Dans le premier cas, on accepte toutes les charges, tous les ennuis, et toutes les responsabilités de l'amour ; dans le second cas, on laisse ces fardeaux au légitime propriétaire et on ne garde que le plaisir, avec la faculté de disparaître le jour où la personne aura cessé de plaire. Cela ne se ressemble guère.

M. de Garelle. — Ma chère amie, vous raisonnez fort mal. Quand on aime une femme, on ne devrait pas l'épouser, parce qu'en l'épousant on est sûr qu'elle vous trompera, comme vous avez fait à mon égard. La preuve est là. Tandis qu'il est indiscutable qu'une maîtresse reste fidèle à son amant avec tout l'acharnement qu'elle met à tromper son mari. Est-ce pas vrai ? Si vous voulez qu'un lien indissoluble se lie entre une femme et vous, faites-la

épouser par un autre, le mariage n'est qu'une ficelle qu'on coupe à volonté, et devenez l'amant de cette femme : l'amour libre est une chaîne qu'on ne brise pas. — Nous avons coupé la ficelle, je vous offre la chaîne.

Mme de Chantever. — Vous êtes drôle. Mais je refuse.

M. de Garelle. — Alors, je préviendrai M. de Chantever.

Mme de Chantever. — Vous le préviendrez de quoi ?

M. de Garelle. — Je lui dirai que vous m'avez trompé !

Mme de Chantever. — Que je vous ai trompé... Vous...

M. de Garelle. — Oui, quand vous étiez ma femme.

Mme de Chantever. — Eh bien ?

M. de Garelle. — Eh bien, il ne vous le pardonnera pas.

Mme de Chantever. — Lui ?

M. de Garelle. — Parbleu ! Ça n'est pas fait pour le rassurer.

Mme de Chantever, *riant*. — Ne faites pas ça, Henry.

Une voix dans l'escalier appelant : Mathilde.

M^me^ de Chantever, *bas*. — Mon mari ! Adieu.

M. de Garelle, *se levant*. — Je vais vous conduire près de lui et me présenter.

M^me^ de Chantever. — Ne faites pas ça.

M. de Garelle. — Vous allez voir.

M^me^ de Chantever. — Je vous en prie.

M. de Garelle. — Alors acceptez la chaîne.

La Voix. — Mathilde !

M^me^ de Chantever. — Laissez-moi.

M. de Garelle. — Où vous reverrai-je ?

M^me^ de Chantever. — Ici, ce soir — après dîner.

M. de Garelle, *lui baisant la main*. — Je vous aime...

Elle se sauve. M. de Garelle retourne doucement à son fauteuil et se laisse tomber dedans.

Eh bien ! vrai. J'aime mieux ce rôle-là que le précédent. C'est qu'elle est charmante, tout à fait charmante, et bien plus charmante encore depuis que j'ai entendu la voix de M. de Chantever l'appeler comme ça « Mathilde » avec ce ton de propriétaire qu'ont les maris.

(18 novembre 1884)

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES DE GUY DE MAUPASSANT
Pierre et Jean
Le Rosier de Madame Husson
Société Coopérative Éditions Rencontre, 1962.